

Nous sommes d'avis que ce sera par les cercles agricoles bien compris, par les conférences vraiment utiles—il n'en faut pas d'autre;—par les concours, suivis de jugements sains bien motivés;—pourvu qu'on y mette la persévérance indispensable dans toute œuvre utile.—Or comme l'honorable M. LaRue l'a affirmé à son tour, il est possible de TRIPLER et même de QUINTUPLER les revenus actuels de notre agriculture. C'est un fait indéniable, comme nous le disions au commencement de cet article, que notre agriculture, toute primitive et décourageante qu'elle soit actuellement, produit néanmoins, dans notre province seulement, l'énorme somme de \$56,000,000. CINQUANTE-SIX MILLIONS DE PIASTRES PAR ANNÉE.—C'est donc cette somme qu'il s'agit de tripler et de quintupler s'il est possible. Or, la possibilité existe, pourvu que ceux qui le peuvent et le doivent fassent leur part de travail persévérant. Est-il une autre question provinciale d'une importance plus grande que celle-là? Non, sans aucun doute. Ce fait admis, fallut-il travailler avec la plus grande énergie à la solution de ce problème pendant un siècle et plus, que le but à atteindre serait digne des efforts les plus grands et les plus persévérants!

E. A. BARNARD.

Les cercles.—Correspondance de Guernesey.

C'est avec un vif plaisir que nous donnons à nos lecteurs la correspondance qui va suivre. M. Henri Boland est maître de son sujet. Il occupe une position distinguée parmi les excellents agronomes de Guernesey. Il est aussi rédacteur d'un journal agricole très important, *LE BAILLIAGE*, journal officiel de la société royale d'agriculture et d'horticulture de Guernesey. Il a visité notre pays avec soin l'année dernière; de sorte qu'on ne saurait avoir de meilleure autorité sur les sujets qu'il traite. Nous espérons qu'il voudra bien nous honorer souvent de ses bienveillantes correspondances. Il nous permettra sans doute d'annoter et de faire ressortir, en gros caractères, quelques passages de cette lettre très remarquable et si flatteuse pour le *Journal*. Nous lui offrons nos meilleurs remerciements.

Les Hubits, Guernesey, 27 mars 1886.

Mon cher confrère.—Je suis avec beaucoup d'intérêt les comptes rendus des séances de vos cercles agricoles, que le *Journal d'agriculture* a eu l'intelligente idée de publier pour l'édification de ses nombreux lecteurs et j'y trouve, à mon grand contentement, la preuve incontestable que l'habitant du Bas-Canada se décide enfin à secouer les chaînes de l'affreuse routine, qui a si longtemps paralysé dans votre belle contrée les efforts des préconisateurs du progrès agricole.

J'ai assez étudié au cours de mon dernier voyage la situation agricole au Canada pour m'être fait une opinion arrêtée à ce sujet. Vous AVEZ DE VERTUEUSES VACHES, qui sont d'excellentes laitières; malheureusement, des croisements peu explicables avec des races anglaises tout opposées, ont amoindri leurs qualités originelles, sans rien leur donner des avantages des reproducteurs introduits sous prétexte d'améliorer la race. Il est hors de tout doute que pour réussir, il fallait ALLER CHERCHER UN SANG NOUVEAU DANS DES RACES SIMILAIRES, issues de la même souche, gardées intactes, et je ne connais que celles de JERSEY et de GUERNESY qui remplissent ces conditions et se soient grâce à l'isolement de ces pays au sein des eaux, conservées dans toute leur pureté.—Voilà, absolument, notre doctrine. E. A. B.

Il s'agit de trancher une fois pour toutes la question depuis longtemps agitée et résolue aujourd'hui presque partout en faveur du bétail de Guernesey, à savoir laquelle des deux races—jersiaise ou guernesaise—convient le mieux, s'approprie le plus complètement au but que poursuivent vos éleveurs.

Ce point a fait l'objet d'une discussion au cercle agricole de Sainte-Anne des Plaines et je lis avec plaisir, dans votre estimable Journal, que M. Ovide Gauthier a pris avec infiniment de bon sens le parti de la race guernesaise.

Né croyez pas que je veuille dénigrer en aucune façon celle de Jersey, faire l'éloge de l'une au détriment de l'autre. Je suis trop dé-

sintéressé dans le litige pour y apporter autre chose que des arguments soigneusement pesés et dénués de tout esprit de partisanerie quelconque.

C'est une erreur de croire que les *jerseys* et *guernesays* appartiennent à une seule et même famille. Ce sont au contraire deux races essentiellement distinctes. La première se rapproche de la race bretonne, la seconde a tous les signes extérieurs et tous les attributs de la race normande ou cotentine.

Ici nous ferons remarquer que la race canadienne, elle aussi, diffère de la race bretonne, en ce qu'elle est plus grosse. Nos vaches pèsent de 500 lbs. à 1,100 lbs., selon qu'elles ont reçu dès leur bas âge une nourriture plus ou moins complète. Mais il faut l'avouer, pour un cultivateur qui donne une alimentation suffisante à son bétail canadien, il y en a 99 qui le privent plus ou moins mais constamment, se contentant pour un grand nombre de les empêcher de mourir de faim en dehors de la saison où les herbages sont plus ou moins abondants. N'en déplaise à notre respecté correspondant, nous sommes porté à croire que la vache canadienne, comme la vache guernesey, doit provenir de croisements prolongés sur les confins de la Bretagne et de la Normandie, donnant une race plus forte que la bretonne et moins développée en tous points que la cotentine.

E. A. B.

Elles ont en commun leurs qualités laitières; mais le lait de Guernesey est infiniment plus riche que celui de Jersey; il donne un beurre de beaucoup supérieur, de goût plus fin, qui se vend 50 cents la livre quand celui de Jersey ne trouve acheteur qu'à 25 cents. Vous le voyez, la différence de produit et de revenu est énorme et j'en reviens encore à la distinction que j'ai établie tout à l'heure: de même que la race jersiaise est à la guernesaise ce qu'est la vache bretonne à la vache cotentine; il y a entre les beurres de Jersey et de Guernesey la différence d'arôme et de valeur qui existe entre ceux de Bretagne et d'Isigny.

Nous craignons que notre correspondant n'ait pas fait ici la connaissance de la famille dite de *Jerseys* à laquelle appartiennent *Stoke Pogis 3rd*, *Eurotas* et *Mary Ann of St. Lambert*. *Stoke Pogis* et *Rioters' Pride*, son fils, devaient peser 1800 lbs. sans être gras. *Mary Ann* pèse de 1100 à 1200 lbs. d'ordinaire. Il en était de même d'*Eurotas*. Cette dernière a donné, il y a plusieurs années déjà, environ 800 lbs. de beurre dans un an. *Mary Ann* 867 lbs. Or ces beurres étaient de la meilleure qualité. Quelle vache guernesaise en a jamais fait autant? Aucune, absolument, si nous sommes bien renseigné. Il est possible que ces familles dites de *Jersey* ne représentent pas le type ordinaire auquel fait allusion M. Boland. Mais ici, en Amérique, la race dite de *jersey* comprend des importations qui datent de 40 ans à peu près. Ces importations vinrent d'abord de troupeaux distingués, élevés en Angleterre, où la nourriture très abondante est à la mode. Ce système, de nourriture très abondante, a prévalu en Amérique chez les meilleurs éleveurs, et depuis les premières importations. Il ne faut donc pas être surpris si nos *jerseys d'Amérique* diffèrent essentiellement de ceux de la petite Ile Jersey. Dans nos réponses à M. Gauthier ce sont les gros *jerseys d'Amérique* que nous conseillons à l'égal des meilleurs guernesays. En les mettant sur un pied d'égalité nous faisons, comme éleveurs de *jersey-canadiens*, une concession pour le moins gracieuse, car nous devons à la vérité de dire que notre *Rioters' Pride*, fils de *Stoke Pogis III* et de *Pride of Windsor*, importée du troupeau de S. M. La Reine d'Angleterre, et aïeule de *Mary Ann*, nous a paru supérieur, et de beaucoup, à tous les guernesays que nous avons vu, soit aux Expositions des Sociétés Royales et autres d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse, soit en Amérique. Or, M. Abbott, de Sainte-Anne du bout de l'Ile a importé, encore récemment, des guernesays qui avaient eu les plus hautes distinctions à Guernesey et en Angleterre. Mais en tout ceci nous ne voulons nullement préjuger la question. E. A. B.